

Dimanche 3 février

Matthieu 12, 22-37 : Jésus et Bézéboul

Sophie Reymond
Lausanne

Guérison d'un aveugle-muet. La guérison, qui n'est pas décrite, n'est pas elle-même au cœur du récit, mais elle est l'occasion d'un parcours. Retenons cependant de cette guérison que ce parcours aura donc affaire à quelque cécité et trouble de la parole : il faut avoir vu, ou compris, pour pouvoir parler. Qu'ont-ils vu, les uns et les autres ? Et que disent-ils de ce qu'ils ont vu ?

Un homme, donc, recouvre la parole et la vue, et la polémique surgit aussitôt. Deux réactions. L'une, de la part de la foule, faite de stupéfaction qui la tire « hors » des voies habituelles. Ce n'est pas tant la guérison qui fait problème – les Pharisiens pratiquaient aussi les exorcismes, cf. v. 27-, mais celui qui la pratique, qu'il est, d'où il vient : « Celui-ci n'est-il pas le Fils de David » ?

L'autre donne une réponse à cette question : « Celui-là ne chasse les démons que par Bézéboul, le chef des démons ». Quelle logique implacable, quelle raisonnable évidence, quelle certitude définitive et catégorique dans cette réponse : si Jésus peut chasser les démons, c'est bien qu'il les commande, qu'il est en dernier ressort lui-même possédé par le Démon auquel il obéit ! Et cela est bien vrai, n'est-ce pas, qu'il a chassé les démons, qu'il les a commandés ? Alors...

Jésus va mettre à jour les différentes contradictions dont se nourrit l'accusation, comme autant de dévoilements successifs vers davantage de vérité. Car ici, Jésus ne se montre pas particulièrement violent à l'égard des Pharisiens (chacun de nous, cela va de soi...) dont il nous est dit qu'il connaissait leurs pensées (v. 25) ; il se montre bien plutôt très pédagogique, voire patient, multipliant les arguments. Il ne condamne pas, mais veut rendre attentif, avertir, lancer un appel.

-Rien ni personne ne peut œuvrer ou tendre vers le bien ou le bénéfique (et personne ne nie que la guérison est réelle) en se divisant ainsi lui-même : royaume, ville ou famille, jusqu'à l'être intérieur lui-même, ne peuvent vivre et se construire sur la division qui se vérifie être toujours « contre » (v. 26), jamais « pour », sauf à s'illusionner ou à dominer, et finit par détruire. Élémentaire.

-Les docteurs pharisiens pratiquaient eux-mêmes des exorcismes : ils peuvent donc reprendre à leur compte l'accusation lancée contre Jésus. Ou bien y aurait-il deux poids, deux mesures ? Jésus ne revendique aucun monopole (« moi »/ « vos disciples » v. 27), mais en appelle à l'Esprit de Dieu, non à sa propre puissance. Ou alors, Dieu est en réalité le Diable, et les Pharisiens seront donc aussi condamnés par leurs disciples.

Jésus affirme être lui-même le Règne de Dieu approchant. À travers lui, c'est la puissance souveraine de Dieu qui se révèle, avec l'autorité particulière de celui qui a vaincu « l'homme fort » (Satan), dont il s'empare des biens, c'est-à-dire ceux qui sont sous son emprise, prisonniers de leurs maux. Il est le Libérateur, non pas de manière ponctuelle ou limitée (cf v. 15) : c'est le cœur de sa mission (cf. la citation précédente d'Esaië, v. 18-21), mettant définitivement fin à la domination du mal.

Il « ligote » à son tour celui(ce) qui liait, délie celui qui est lié, délivre de l'enfermement de la cécité et du mutisme, mais aussi d'un cœur fermé à la puissance de Dieu agissant dans le Christ par son Esprit, au point d'y voir ou de faire croire à une puissance démoniaque, d'instiller le doute à coup de certitudes rapides et péremptoires. D'une certaine manière, c'est bien la certitude des Pharisiens, la rapidité de leur jugement qui est éprouvée.

« Qui n'est pas avec moi est contre moi... » : on peut se dire : contradiction ! Jésus lui-même est source de contradiction, de division, reconstruit des fronts, par son activité, son message : il y a les « pour » (lui), et il y a les « contre » (lui). Complétons donc : « ...et qui ne rassemble pas avec moi disperse ». Être avec ou pour Jésus, le Rassembleur, c'est peut-être d'abord avoir à cœur de réconcilier, de réunir, de ne pas diviser ou disperser, au moins d'y tendre, d'y désirer. Limpide est l'Évangile, mais aussi combien exigeant, ou prometteur. Le plus souvent au-delà de ce dont nous nous sentons capables, notamment en ce que, paradoxalement, cette visée réconciatrice ne va pas de soi, ni n'épargne des difficultés, quand elle ne serait pas une manière d'en créer, de troubler... l'état de division. Il y a, dans toute démarche de réconciliation, quelque chose de la Grâce, et une gratuité qui « coûte », à un « prix », comme disait Bonhoeffer.

L'ultime question est donc bien véritablement celle de la foi et de la confiance du cœur (voir le passage suivant, vv. 33-37, sur le lien entre les paroles et le cœur). Sans compter que la paix de Dieu (« qui surpasse toute intelligence ») et la paix des hommes ne coïncident pas totalement. N'est-ce pas ce que souligne le texte en disant « qui ne rassemble pas *avec moi* » - c'est-à-dire celui qui a combattu et vaincu « l'homme fort » du mal et de la division - ?

Pour autant, Jésus ne focalise pas toute l'attention sur lui, et à la question de savoir qui il est, il s'efface en invoquant la puissance de l'Esprit de Dieu : c'est par lui qu'il chasse les démons, et le blasphème éventuel s'avère être contre l'(e)Esprit, non contre sa personne comme telle. Une distinction est faite ici entre la personne et l'œuvre qu'elle accomplit, ou plutôt entre les paroles portées sur l'une et l'autre. Une puissance est à l'œuvre, celle de Dieu lui-même, qui rétablit, réunifie, rassemble, si essentielle que Jésus s'avance à annoncer que la mettre en doute ne sera pas pardonné.